

« À LA FOLIE »

Auteure : Chantal OBIS

Synopsis : Une psychologue reçoit, dans son cabinet des patients atteints de différentes pathologies extravagantes et son amant. Son mari psychiatre débarque car son propre cabinet a été saccagé par un malade. A l'issue de ses consultations tout s'emballe : une patiente est découverte morte dans les toilettes. Où l'on découvre que tous, patients et psys, sont liés et avaient chacun un intérêt à tuer la morte. Quiproquos amoureux et rebondissements s'enchainent au cours de l'enquête, menée dans une ambiance de folie....

Situation : consultations dans le cabinet d'une psychologue et de son mari psychiatre et enquête policière.

Durée : 75 mn à 80 mn

Décor : un bureau avec tiroir, fauteuil de bureau, chaise de bureau, divan (style bain de soleil de jardin, surélevé à la tête, recouvert de tissus et coussins), petit coin salon. Décoration simple mais féminine et soignée.

Personnages : 5 FEMMES 3 HOMMES ou 4 HOMMES 4 FEMMES

La psychologue Mme RATON Alexandra

Le psychiatre son mari Dc RATON Jean

Les patients de la psycho :

- Madame TUCOT (peut être un homme) : le patient atteint de TOC obsessions diverses
- Madame LAMORTE, dépressive érotomane.
- Mme MARTINEZ mythomane et plus (peut être un homme quelques répliques à adapter ou à supprimer)
- L'amant DEGRIS

Les patients du psychiatre :

- JULIETTE alias Gérard, le travesti amoureux.
- BRIGITTE De la Tour, la mondaine.

ACTE 1 Scène 1

ALEXANDRA est assise à son bureau elle consulte son agenda, puis se lève et va ouvrir la porte

ALEXANDRA : Entrez Madame (ou Monsieur) TUCOT bonjour, asseyez-vous. Vous avez votre RV ?

TUCOT : Vous avez 4 mn 57 de retard. J'avais rendez-vous à 14h précises. Vous êtes en retard, vous ne devez pas être en retard. *(lui tend un carton)*

ALEXANDRA : Oui, Madame TUCOT, je sais que pour vous il est primordial de respecter vos horaires. Mais dans la vie ce n'est pas toujours possible et cela ne doit pas vous perturber. Justement je voulais que nous parlions aujourd'hui de votre notion du temps.

TUCOT : Il faut respecter les horaires c'est tout ! Y a pas le choix !

ALEXANDRA : C'est pour cela que vous portez 2, 3 montres ?

TUCOT : 4 : une à l'heure juste, une pour vérifier en cas qu'elle ne marche pas, une avec 5 mn d'avance pour prévoir l'heure juste, ne pas être prise au dépourvu et une pour les heures de nuit... elle est fluo c'est plus sûr ! Là, j'ai le chronomètre pour les secondes. Et puis maintenant j'ai les portables : alors j'en ai un qui sonne pour...

ALEXANDRA : C'est bon, c'est bon, Madame TUCOT. On verra les portables plus tard. Vous êtes bien consciente qu'un seul de ces objets suffit normalement à remplir...

TUCOT : *(regarde le verre à stylos sur le bureau)* Il en manque !

ALEXANDRA : De quoi parlez-vous Madame TUCOT ?

TUCOT : Les stylos, il en manque ! Y en avait 9 ! Où ils sont ?

ALEXANDRA : Ah non Madame TUCOT vous n'êtes pas ici pour me parler des stylos ! Pas cette fois !

TUCOT : Je vous en prie, regardez dans votre tiroir, il en manque, je dois les voir !

ALEXANDRA : Sinon quoi, Madame TUCOT ?

TUCOT : Sinon je vais faire une crise, vous savez bien, c'est ma maladie.

ALEXANDRA : Oui nous savons bien, ce sont vos TOC : troubles obsessionnels compulsifs. Mais justement nous sommes ici pour les combattre n'est-ce pas ?

TUCOT : Je dois les compter ! Vous entendez, je dois les compter !

ALEXANDRA : Bon, respirez calmement et essayez de m'expliquer pourquoi.

TUCOT : Pourquoi ? parce que... Vous n'avez aucune idée de ce qu'on peut faire avec un simple stylo.

ALEXANDRA : En général on s'en sert pour écrire.

TUCOT : On peut aussi se le planter dans la gorge AH ! *(Fait le geste)*

ALEXANDRA : Mme TUCOT !

TUCOT : ou dans votre œil ! comme ça ! *(se penche par-dessus le bureau essaye de la tirer vers elle)*

ALEXANDRA : Non ! Non, j'ai compris c'est bon. Asseyez-vous. Calmez vous.

TUCOT : Où ils sont ? Je dois les voir !

(Mme TUCOT se met à respirer de plus en plus fort puis se précipite derrière le bureau sur le tiroir)

ALEXANDRA : *(pousse des petits cris)* : Madame TUCOT !!! Madame TUCOT !!! Arrêtez, je vous ordonne de vous arrêter !

TUCOT : *(sort 3 stylos du tiroir, renverse les stylos sur le bureau et commence à les compter frénétiquement)* :

1,2,3,4,5,6,7,8,9... 1,2,3,4,5,6,7,8,9... 1,2,3,4,5,6,7,8,9... 1,2,3,4,5,6,7,8,9

ALEXANDRA : Madame TUCOT !!! Calmez-vous... Tout va bien maintenant... Calmez-vous.... Regardez-moi !

TUCOT : *(soudain très calme et froide)* C'est plus fort que moi, je dois le faire. Je dois le faire. Vous savez l'autre jour j'ai failli tuer ma voisine *(ma femme si c'est un homme)* : elle avait perdu un couteau... je n'vous dis pas l'angoisse... *(elle ricane)*

ALEXANDRA : Madame TUCOT ce n'est pas drôle. Vous pouvez vous attirer des problèmes.

TUCOT : *(soudain paniquée)* Ah, c'est vrai, je ne l'ai pas retrouvé ! Il est quelque part, il me guette, il va m'attaquer. *(elle cherche partout)* Je dois le trouver. Je dois le trouver.

ALEXANDRA : Arrêtez ! Non, ne touchez pas à ça ! S'il vous plaît Madame TUCOT vous ne le trouverez pas ici, voyons ! Les objets n'agissent pas tout seuls vous savez...

TUCOT : C'est mon mari, (*ma femme*) il l'a caché. Il va m'attaquer. Cette nuit !

ALEXANDRA : Mais voyons, Vous savez bien que vous avez un mari adorable qui prend soin de vous, que vous aimez et qui vous aime !

TUCOT : Oh oui je l'aime ... C'est mon chouchou, mon petit cœur. Excusez-moi, je suis désolée. Tenez pour me faire pardonner je vous offre un autre stylo, ça vous en fera 10 : un compte rond. (*Elle lui tend un stylo*)

ALEXANDRA : Non merci, Madame TUCOT, je pense qu'il vaut mieux ne pas renforcer...

TUCOT : (*pose brusquement le stylo sur le bureau menaçante*) : J'insiste. (*sonnerie de portable*) C'est l'heure. Au revoir Madame. (*Elle sort*)

ALEXANDRA : Nous n'avons pas fi...(*soupirs*) Et zut ! Ah ! C'est incroyable ! Je n'arrive décidément pas à trouver la parade. Bon allez, courage, au suivant...

(*elle va chercher le suivant*) Madame Lamorte ?

Scène 2

ALEXANDRA : Entrez Madame Lamorte, bonjour. Votre rendez-vous..., merci asseyez- vous. Alors, comment allez-vous aujourd'hui ?

LAMORTE : Oh, toujours aussi mal...

ALEXANDRA : Installez-vous sur le divan nous serons mieux pour parler. (*Lamorte s'installe en soupirant, Alexandra s'assoie sur le fauteuil à côté, un gros cahier et un stylo à la main*) Je vous écoute.

LAMORTE : Que voulez-vous que je vous dise : je ne dors pas la nuit, j'angoisse, le petit chat est mort, mon mari me trompe, tout quoi. (*soupir*) De toute façon il ne m'a jamais aimé ...Moi non plus. Enfin pas vraiment... Comme tous les autres. Vous savez bien depuis mon traumatisme...

ALEXANDRA : Vous voulez parler de votre amour de jeunesse avec cet étudiant...

LAMORTE : (*s'éclaire*)En médecine oui... Ah ! comme je l'aimais !!! Il était beau, il était fort, il sentait bon le sa... Enfin, intelligent, courageux tout quoi. Je ne vivais que pour lui vous savez, je guettais le moindre de ses gestes, de ses regards. Ah et son sourire ... me faisait fondre de bonheur ! (*puis brusquement*) Ce salaud ! cette brute dégueulasse ! Il a voulu me forcer, m'abuser.

ALEXANDRA : Vous voulez dire qu'il a tenté ou qu'il vous a violée ? Mais c'est très grave cela...

LAMORTE : Il m'a fait pire que ça...Moi je ne voulais pas vous comprendre, enfin pas avant le mariage, la robe et tout... Et lui... et lui il ne pensait qu'à ça le salaud.

ALEXANDRA : Madame, si vous estimez avoir été abusée ou violée vous devez porter plainte. Vous savez la prescription a été allongée.

LAMORTE : (*exaltée*) Moi qui était si belle, si pure, si lumineuse, oui mon prénom c'est Aurore, comme la belle au bois dormant, (*révoltée*)Et lui...Et lui, il m'a jetée, comme une vieille chaussette ! Du jour au lendemain ! Il refusait de me voir, ne répondait pas à mes appels : je l'appelais toutes les heures pour être sûre de ne pas le rater. Je dormais même devant sa porte. Ah ! Si je vous disais tout ce que j'ai fait pour le garder, vous n'imaginez pas... J'ai tout essayé...pour lui prouver mon amour ! J'aurais pu mourir ou tuer pour lui. Mais rien ! Aucune pitié ! (*elle pleure bruyamment*)

ALEXANDRA : Aurore, enfin Madame Lamorte, vous ne devez pas rester avec ce sentiment d'impunité. Je vous aiderai.

LAMORTE : M'aider ? A quoi bon maintenant ? Depuis ma dépression, je ne vau plus rien, les gens me méprisent, se moquent de moi. Ah si vous saviez ce qu'on me fait subir...

ALEXANDRA : Allez ! Remettez-vous, reprenez courage il ne faut plus vivre en victime. Je vais vous aider à réagir. Bon, c'est fini pour aujourd'hui. Passez au secrétariat pour votre prochain rendez-vous.

LAMORTE : Vous savez je ne m'en remettrai jamais ! Est-ce que je peux passer aux toilettes pour me ... ?

ALEXANDRA : Bien sûr, c'est à droite au bout du couloir. (*elle la fait sortir*)

Scène 3

ALEXANDRA : (*regarde sa montre l'air ravie*) Ah ! C'est l'heure ... (*on frappe elle se met un masque noir*) Entrez Monsieur Degris, entrez je vous en prie...

DEGRIS : (*élégant, un peu guindé mais coquin*) Bonjour ma Fantômette (*il lui baise la main*) Me sera-t-il enfin donné de voir votre visage ? (*il lui enlève le masque*) Oh vous êtes encore plus belle que ne n'osais l'imaginer !

ALEXANDRA : Mon vrai nom c'est Alexandra.

DEGRIS : Ah ? J'aimais bien Fantômette moi. Soit, Alexandra. Si vous saviez ce que j'endure à cause de vous ... Est-ce que je m'allonge de suite ou bien...

ALEXANDRA : Rien ne presse bien sûr, mais installez-vous, mettez vous à l'aise, nous avons un peu de temps... *(elle lui desserre la cravate et commence à déboutonner sa chemise)*

DEGRIS : Vous savez que je vais de plus en plus mal ? Depuis notre rencontre je suis littéralement possédé. Votre pensée hante mes nuits : J'ai complètement perdu le sommeil ! Vous seule pouvez me soigner !

ALEXANDRA : *(elle le pousse sur le divan)* Je vous préviens, je suis adepte des thérapies de choc !

DEGRIS : Oh ! oui. Faites de moi ce que vous voulez, je suis votre cobaye ! Je suis prêt à subir toutes vos thérapies, même les plus expérimentales...

ALEXANDRA : Voyons ça ! *(ils commencent à s'enlacer)*

DEGRIS : Cela fait des nuits que je m'imagine attaché sur ce divan pendant que vous me faites subir les plus exquis supplices !

ALEXANDRA : Vraiment ? et ça tu en as rêvé mon coquin ? *(elle fait apparaître un énorme martinet)* Je ne fais pas dans la nuance moi, Degris !

DEGRIS : Oh ! mon dieu ! Maman !

ALEXANDRA : Chuut !... Tais-toi ! *(ils vont s'embrasser, quand le téléphone sonne)*

ALEXANDRA : Oh zut ! Tu ne perds rien pour attendre. *(elle décroche en se rajustant)*. Oui. J'avais demandé à n'être dérangée sous aucun prétexte ! Quoi, c'est mon mari. C'est urgent ? Bon passez le moi :

Allo oui, qu'est ce qui se passe ?... Mais toi tu n'as rien ? Bon tant mieux ... Mais non ! Ce n'est pas possible, j'ai encore 2 patients *(plus douce avec une œillade à DEGRIS)* dont un qui va me demander un certain temps... Mais non ! Tu ne peux pas faire tes consultations dans MON cabinet enfin ! Et non, je ne peux pas abréger, écoute ! Allo Allo... Allo ! Oh mais c'est pas vrai !!! *(elle raccroche)*

Désolée mon mari va débarquer : un de ses patients a saccagé tout son cabinet ; de toute façon, là, dans ces conditions ce n'est plus possible vous comprenez bien. Je regrette, mais ce ne sera encore pas pour cette fois ...

DEGRIS : Vilaine, ma patience commence à être mise à rude épreuve !

ALEXANDRA : Et bien, on va dire que ça fait partie de la thérapie ! Au revoir d'accord ?

DEGRIS : Nous verrons, moi aussi je peux être cruel parfois ! *(Il sort)*.

Scène 4

ALEXANDRA : Oh zut ! Décidemment, pas moyen d'être infidèle... Je me le sentais bien pourtant celui-là ... Enfin...En plus, j'ai encore une patiente et pas n'importe laquelle : Mme Martinez ! Cette fois ci, je ne la lâche pas ! *(elle va ouvrir)*

ALEXANDRA : Mme Martinez c'est à vous. Entrez, installez-vous directement sur le divan.

MARTINEZ : Bonjour, avec plaisir. *(elles s'installent)*

ALEXANDRA : Bien alors, où en étions-nous la dernière fois déjà ? Vous étiez la mère biologique de Brad Pitt ? ou bien était-ce la fois où vous étiez la fille cachée du père d'Emmanuel Macron ? Je vous avoue que parmi toutes ces affabulations, j'ai un peu de mal à suivre...

MARTINEZ : Eh ben quoi, je lui ressemble non, à Manu ?

ALEXANDRA : Mme Martinez, j'ai écouté tous vos fantasmes, vos désirs refoulés d'être une grande actrice, puis une diva adulée, une espionne digne de MATAHARI au service de la France.

MARTINEZ : Oh oui mes talents sont sans limites...

ALEXANDRA : Aujourd'hui je souhaiterais que nous abordions, enfin, votre propre histoire et votre véritable personnalité. Est-ce que vous en êtes d'accord ?

MARTINEZ : Pas de problème, je commence par quoi ?

ALEXANDRA : Eh bien le cursus habituel, votre enfance par exemple... Et allez droit au but !

MARTINEZ : Droit au but...Eh bien... Euh... Je suis née à Marseille, c'est difficile à dire mais euh, j'ai été abandonnée à la naissance, de parents inconnus donc : ma mère a accouché sous x. Ensuite j'ai été placée en famille d'accueil, puis adoptée. Mais hélas ! Mes parents adoptifs sont morts dans un terrible accident d'avion. Aucun survivant. J'avais 10 ans... ça a été terrible...

ALEXANDRA : Oui bien sûr ...je comprends mieux maintenant... ce besoin de se recréer une identité. C'est évident ...Nous touchons enfin le cœur du problème.

MARTINEZ : Mais non ! Je blague ! Je suis née dans une famille tout ce qu'il y a de plus normale ! A Tourcoing ! Ensuite j'ai fait des études de droit à Lille, je me suis mariée, j'ai 2 enfants et maintenant, je suis chef de la brigade anti-criminalité au 36 !

ALEXANDRA : Mme Martinez, je vous en prie...

MARTINEZ : Mais si, vous avez dû me voir à la télé ! L'arrestation du sérial killer de Montmartre c'est moi ! Ça a fait la une de tous journaux pendant 6 mois... Ah, il nous en a donné du fil à retordre ce malade ! Mais bon, ça m'a valu une belle promo et une médaille.

ALEXANDRA : Mme Martinez, ça ne va plus être possible. Nous ne pouvons plus travailler ensemble tant que vous ne regarderez pas la réalité de votre existence en face. Vous me faites perdre mon temps et vous le vôtre, avec ces délires.

MARTINEZ : Mais non je vous jure que cette fois c'est la vérité. Croix de bois, croix de fer. Vous ne me croyez pas ? Je peux vous montrer ma carte de police si vous voulez !

ALEXANDRA : Ah non ! Si c'est comme le certificat de naissance trafiqué de l'autre fois, il vaut mieux que nous en restions là. Et ne reprenez pas rendez-vous avant de vous être vraiment décidée à travailler sur le réel. Compris ? *(Elle se lève énervée)*

MARTINEZ : Je vous trouve bien nerveuse aujourd'hui. Une contrariété peut être ?

ALEXANDRA : Je ne vous dis pas au revoir. *(Elle lui serre la main)*

MARTINEZ : Dommage, ça me faisait quand même du bien de m'évader un peu avec vous. La réalité quotidienne n'est pas si drôle... *(elle sort)*

ACTE 2 Scène 1

JEAN *(arrive excité)* : Ah ça y est tu as fini. Je suis vraiment désolé mais c'est un cas de force majeure. Si tu voyais dans quel état ce malade a mis mon cabinet. Un carnage ! Il a tout cassé ! Menu, menu. Je n'ai rien pu faire... Il a même cassé mon vase Ming ! Y en a pour une fortune !

ALEXANDRA : Je t'avais dit de ne pas y mettre d'objet de valeur ! Quand on reçoit des malades mentaux on s'expose à ce genre de situation. Mais toi, bien sûr, il te faut marquer ton standing ! Ton territoire quoi ! Epater la galerie ! Marchande de préférence.

JEAN : Et bien oui, il faut un minimum pour impressionner le client et assurer sa réputation.

ALEXANDRA : Et surtout justifier tes honoraires ...

JEAN : Ne sois pas désagréable, veux-tu ! J'assure notre avenir, moi. Et crois-moi ça demande certains sacrifices !... Mais oui ... Quand j'y pense : tout ça parce que je lui ai dit que sa femme ne l'avait pas quitté pour un autre, mais à cause de lui... Ah ! Franchement on peut la comprendre sa femme, si tu voyais la dégaine de ce pauvre type ... Minable. Mais bien nerveux quand même ! J'ai bien cru que... Enfin, je suis encore entier, c'est l'essentiel non, ma chérie ?

ALEXANDRA : Bien sûr, bien sûr. Mais sache que je désapprouve totalement ton irruption dans mon espace professionnel. Tu aurais pu reporter tes rendez-vous, trouver une autre solution ... je n'sais pas moi ... mais non ... Pourquoi se creuser la tête ? Quand sa petite femme est toujours là, prête à rendre service. Seulement, à cause de toi, j'ai dû renoncer à poursuivre un entretien de la plus haute importance pour moi et à un moment... très sensible pour mon patient.

JEAN : Ah ! Ton amant, je parie ! Oh mais je blague ma chérie ! Je t'assure, je ne pouvais pas faire autrement. Il s'agit d'une expertise psychiatrique et le jugement se rend demain. Je n'ai pas pu refuser. Le type attend depuis des mois. Tu es ma femme tout de même ! On peut bien être un peu solidaires, même pour le boulot, non ?

ALEXANDRA : Le problème c'est que c'est toujours moi qui suis solidaire : pour préparer tes diners de travail avec tes collègues, courir chez le teinturier récupérer ton costume avant tes conférences, aller chercher ta mère à l'aéroport pour ton anniversaire etc... etc...

JEAN : Tu m'excuseras mais, vu ma situation, j'ai tout de même certains impératifs que tu n'as pas !

ALEXANDRA : Oh ! Quelle arrogance ! tu es vraiment... mais vraiment... *(elle sort en claquant la porte)*

Scène 2

JEAN : *(tout seul)* Qu'est-ce qu'elle est susceptible ! Un vrai petit hérisson ! Je ne voulais pas être blessant mais bon, quand même, nous ne courrons pas dans la même catégorie. C'est un fait. *(On frappe)*

Voilà mon rendez-vous ! Entrez, entrez, oui c'est bien ici. *(il fait rentrer Juliette GARCIFLORE : homme travesti en femme habillé sexy, perruque blonde)* Désolé de vous recevoir dans ce modeste cabinet mais c'est un cas de force majeure : mon cabinet est en plein travaux de rénovation et je ne voulais pas reporter votre rendez-vous... je sais combien il est important pour vous de faire avancer votre dossier.

JULIETTE : Bonjour, Docteur. Merci beaucoup.

JEAN : Asseyez-vous, Madame GARCIFLORE. Enfin, pas encore Madame, n'est-ce pas ?

JULIETTE : J'espère bientôt, grâce à vous docteur.

JEAN : Oui, nous nous rencontrons aujourd'hui, suite à votre demande de changement d'état civil.

JULIETTE : Ma vie est entre vos mains docteur !

JEAN : Je dois évaluer votre nécessité impérieuse à modifier votre genre et son caractère immuable. Je dois donc vous poser quelques questions.

JULIETTE : Faites, faites, Docteur, j'attends ce moment depuis des mois, des années. Je suis toute à vous.

JEAN : Bien, tout d'abord : votre nom de baptême est Gérard et vous avez choisi de vous faire appeler Juliette. Pourquoi ce choix et depuis quand ?

JULIETTE : Ben voyons : Juliette ! Pour Romeo, Romeo et Juliette, Shakespeare, l'amour éternel, absolu quoi...

JEAN : Pourquoi pas ISEULT ? Tristan et Iseult c'est pas mal non plus, non ?

JULIETTE : Oui Tristan c'est joli aussi, mais Romeo c'est plus voluptueux, plus tendre, plus sexe aussi. D'ailleurs, c'est votre 2° prénom, je crois ?

JEAN (*surpris et contrarié*) : Comment cela ? Comment le savez-vous ?

JULIETTE : Oh ben je le sais, c'est tout ! Il se trouve que tout ce qui vous touche m'intéresse énormément. Enfin, disons que j'aime bien savoir à qui j'ai affaire, voilà. Et là... justement...j'ai déjà entendu parler de vous...de Romeo.

JEAN (*interloqué marque un temps puis*) : Ah j'y suis, j'ai vu dans votre dossier que vous aviez commencé des études de médecine. Vous avez entendu parler de moi à la fac non ? Romeo c'était mon surnom, c'est vrai. Il faut dire que je m'étais fait une sacrée réputation : j'en tombais des filles à cette époque-là.

JULIETTE : Des filles, eh oui...

JEAN (*mal à l'aise*) : Hum ! Bon, revenons à notre sujet ...

JULIETTE : On y est en plein dedans vous savez. Docteur. (*il lui fait des mimiques suggestives et se rapproche de lui*)

JEAN (*de plus en plus mal à l'aise*) : Bon bon, heu, depuis quand avez-vous pris conscience de votre volonté de changer de sexe ?

JULIETTE : A votre avis ?

JEAN : (*perd son assurance*) Ben je ne sais pas, en général c'est dès la petite enfance, au plus tard à l'adolescence, c'est à vous de me dire.

JULIETTE : Moi c'est plus tard. A la fac.

JEAN : Bon bon...Euh et votre envie, enfin, besoin de vous habiller en femme ? C'est plus ancien certainement non ?

JULIETTE : Comment vous me trouvez, docteur, charmant ce petit chemisier non ? et mes bas, vous les trouvez comment mes bas ?

JEAN : Ce n'est pas le sujet, voyons, je vous demande si votre besoin de vous habiller en femme remonte à votre enfance.

JULIETTE : Peut-être...Mais je voulais surtout ressembler aux plus jolies filles de la fac. Celles que regardaient les garçons, surtout un, en fait.

JEAN : C'est n'est pas le sujet, je vous dis. Parlez-moi de votre mère.

JULIETTE : (*s'énerve*) Pourquoi c'est pas le sujet ? « C'est pas le sujet » ...Je vous dis que c'est en plein le sujet moi !

(*Il enlève sa perruque*) Tu ne me reconnais pas ? Regarde ce que tu as fait de moi, Romeo !

JEAN : Gérard !... Non !... Mais enfin je ne comprends pas ! Tu...tu faisais partie de la bande. Toi aussi tu...Ah non c'est vrai ! On en rigolait bien d'ailleurs, tu te prenais râteaux sur râteaux...

JULIETTE : Evidemment : je n'avais aucune envie de conclure, comme vous dites, puisque j'étais folle amoureuse de toi !

JEAN : Mais enfin Gérard c'est ridicule ! On était tous des mecs, des vrais !

JEAN : Que tu crois ! Mais Patrick par exemple eh bien...Il n'arrêtait pas de me draguer. Sauf que moi, comme une nouille, je n'avais d'yeux que pour toi, mon biquet. D'ailleurs je crois que tu as fini par t'en rendre compte parce qu'un soir, Romeo... pour ton anniversaire justement... tu te souviens mon chou... C'était, c'était... !

JEAN : C'était n'importe quoi ! Je devais être complètement saoul, ivre mort ...je ne me souviens absolument de rien.

JULIETTE : C'est cela oui mon Romeo...Fais semblant et bien moi, je n'oublierai jamais ! (*s'approche de lui, limite prêt à l'embrasser*)

JEAN : *(se recule ou se dégage brusquement)* Mais arrête ! Bon désolé, pour le dossier, c'est non ! Je ne peux pas. Sors d'ici tout de suite ou j'appelle les flics, j'ai déjà donné moi aujourd'hui.

JULIETTE : Salaud va ! Tu n'as pas de cœur ! *(il remet sa perruque et s'en va tête basse)*

Scène 3

JEAN : Quelle journée mon dieu ! Je me demande quel est le pire : l'autre énervé ou celui-là. Gérard ! Un de mes meilleurs potes : Une femme ! Non mais je rêve, je ne me suis pas encore réveillé ce matin. Je suis toujours dans mon lit ou quoi ?

Bon, Il faut que cette journée de cauchemar se termine : j'expédie la dernière emmerdeuse et basta repos. Je n'ai pas pu annuler : c'est la sœur du préfet et elle-même possède une fortune colossale.

(Il va chercher sa prochaine cliente) Madame De la Tour, entrez très chère amie. Désolé de vous recevoir dans ce modeste cabinet mais c'est un cas de force majeure : mon cabinet est en plein travaux de rénovation. Il avait besoin d'un petit relooking : plus moderne, plus fen shui quoi.

BRIGITTE : Bonjour cher ami. C'est vrai qu'il avait un petit côté, disons : boutique d'antiquaire !

JEAN : J'ai dû reporter tous mes rendez-vous, sauf le vôtre, bien sûr. Vous savez combien je suis attaché à mener votre thérapie à bien. Vous êtes un cas tellement passionnant que bien de mes collègues m'envient de vous compter parmi mes patientes !

BRIGITTE : Vous me flattez très cher, mais à part pour mon journal people qui aime bien faire sa une avec moi (je suis très photogénique il paraît) ma réputation ne va pas jusqu'à tous les psychiatres de la place tout de même !

JEAN : Mais si, je vous assure. Vous en avez vu beaucoup, déjà, je crois, et tous vous regrettent amèrement. Nous en parlons souvent lors de nos colloques.

BRIGITTE : Il est vrai que lorsque je commence avec quelqu'un je ne lésine pas sur les séances, je ne supporte pas de faire les choses à moitié vous comprenez ! Tenez, le golf par exemple : quand j'ai commencé je me suis dit « Brigitte, si tu t'y mets il faut le faire sérieusement : achète le golf. Ce sera plus pratique pour progresser si les moniteurs sont à toi » et bien croyez-moi si vous le voulez, je suis maintenant leur élève la plus douée ! Ils ne cessent de me le dire. C'en est gênant pour les autres.

JEAN : Comme je vous comprends...Vous êtes une femme tellement passionnée !

BRIGITTE : Eh oui on ne se refait pas, n'est-ce pas ?

JEAN : Mais alors aujourd'hui : quel épineux problème avez-vous rencontré ? En quoi puis-je, bien modestement, vous aider ?

BRIGITTE : Eh bien voilà, je souhaite me confesser, je me sens terriblement coupable, odieuse, honteuse. Il faut que vous soulagiez ma conscience, je vous en supplie Docteur. Aidez-moi.

JEAN : Mon dieu ! vous m'inquiétez terriblement. Venez donc vous allonger que je vous écoute avec la plus grande attention. *(il l'accompagne s'installer sur le divan, regarde sa montre en levant les yeux, puis s'installe sur le fauteuil en prenant une revue)*. Alors, quel est donc ce crime si fâcheux ?

BRIGITTE : Mon dieu, j'ose à peine vous l'avouer.

JEAN : Allez-y, ne craignez rien, je peux tout entendre et rien ne sortira d'ici.

BRIGITTE : Bon je me lance ! Alors voilà, comment dire : mes amies et moi adorons avoir un souffre-douleur, une personne crédule, bécasse, débilette quoi, à qui faire gober n'importe quoi et que nous pouvons mettre en situation ridicule devant tout le monde. Vous voyez le genre.

JEAN : Je vois, je vois, oui.

BRIGITTE : Genre diner de con, n'est-ce pas, mais en mieux, en plus féminin, dirons-nous. Je dois vous avouer que ce n'est pas la première fois, il faut bien se distraire et rire un peu entre copines, n'est-ce pas ?

JEAN : Bien sûr, bien sûr...

BRIGITTE : Eh bien là, on a trouvé la perle rare, le prototype parfait, de celles dont on n'ose même pas rêver !

JEAN : Intéressant...oui.

BRIGITTE : Seulement du coup il fallait, nous aussi, nous surpasser, vous comprenez ? Et là, je dois dire que, aussi bien inspirées, nous avons atteint les sommets !

JEAN : Intéressant... oui.

BRIGITTE : En fait nous l'avons tuée et on a jeté son corps dans un bain d'acide ! Amusant non ?

JEAN : Intéressant... oui.

BRIGITTE : Docteur !!! Vous ne m'écoutez pas ! Vous vous moquez de moi !

JEAN : Mais si voyons. Euh... J'ai cru que vous plaisantiez, vous avez tellement d'humour ! Oh vous avez failli m'avoir, je dois bien l'avouer.

BRIGITTE : Admettons ...Faites bien attention à vous, Hein !...Alors voilà, nous avons fait la connaissance d'une certaine Madame Lamorte (déjà rien que le nom, c'est à mourir de rire, n'est-ce pas ?) c'est l'épouse d'un petit notaire place Beauvau.

JEAN : Je vous écoute... oui.

BRIGITTE : Et bien la malheureuse a eu la stupidité de nous raconter qu'à la fac, elle était tombée raide dingue, d'un étudiant en médecine nommé Roméo. Non mais franchement, ça ne s'invente pas ces trucs-là. Et qu'il avait abusé d'elle alors qu'elle, vierge et pure, voulait attendre le mariage, avec la robe et tout. Faramineux n'est-ce pas ? Puis qu'il l'avait jetée comme une vieille chaussette ! Hilarant non ?

JEAN : En effet.

BRIGITTE : L'imprudente... ! Venir nous raconter ça... à nous ! C'était vraiment tirer le diable par la queue non ?

JEAN : En effet...oui.

BRIGITTE : Ni une ni deux, nous avons tout de suite monté le truc : le lendemain nous lui avons dit que, touchées par son histoire, nous avons fait des recherches et retrouvé le malotru. Pour corser le tout, nous lui avons raconté qu'il collectionnait les conquêtes et que même, sans qu'on n'ait jamais pu le prouver, il semblait à l'origine de nombreuses disparitions suspectes de jeunes filles.

JEAN : Et elle vous a cru ?

BRIGITTE : Bien évidemment, puisqu'on lui a aussi fait gober qu'il avait changé de nom et fait modifier son apparence, visage et tout, pour échapper à la police. Enfin, nous avons organisé une rencontre fortuite, lors du cocktail de samedi dernier chez moi. Vous y étiez aussi. Ça lui a fait un choc, de le voir, à la dinde, elle a dit qu'elle l'avait tout de suite reconnu.

JEAN : Vraiment ? Mais c'était qui le type qu'elle a soi-disant reconnu ?

BRIGITTE : Vous n'avez pas deviné ? Oh... J'ai tout de suite pensé à vous, j'ai tout de suite capté votre potentiel à être le parfait salaud, bourreau des cœurs et satyre des corps.

JEAN : Vous êtes sérieuse ? Mais c'est extrêmement grave !

BRIGITTE : Je vous l'avais dit Docteur, cette fois ci, je dois l'avouer, nous sommes peut-être allées un peu trop loin ! Mais on n'a pas fini de s'amuser. Elle nous a juré que cette fois...

(Alexandra rentre brusquement surprise de trouver encore quelqu'un)

ALEXANDRA : Oh pardon, désolée, je croyais que tu avais fini...

BRIGITTE : *(en se levant)* Ne vous excusez pas ma chère Alexandra, j'allais partir, nous en avons terminé.

JEAN : Pas vraiment non !

BRIGITTE : Si, si.. Mes petites histoires n'intéressent pas votre charmante épouse, n'est-ce pas ma chère ? Euh... Vous avez des toilettes ici ? Enfin, correctes je veux dire ?

ALEXANDRA : Oui oui. A droite au fond du couloir. Désolée de vous chasser.

(Brigitte sort)

ALEXANDRA : Madame De La TOUR ! Je croyais que c'était une urgence !

JEAN : Oui j'en avais une, mais là je ne pouvais pas refuser non plus. Et puis ça suffit avec tes sarcasmes ! J'ai eu ma dose aujourd'hui.

(On entend un hurlement dans les coulisses. Brigitte revient complètement terrifiée, bégayante et s'effondre dans les bras de Jean)

BRIGITTE : La la la mor morte elle est... elle est mor morte

ALEXANDRA : Mais qu'est-ce que vous racontez ? Qui est morte ?

BRIGITTE : Dans les toilettes La la la mor morte elle est... elle est mor morte. Madame Lamorte elle est morte.

JEAN : Comment ça elle est morte ?

BRIGITTE : Du sang, Il y a du sang partout ! Au secours, je me sens mal ! Je vais mourir !

ALEXANDRA : Oh mon Dieu ! Va voir Jean. Et sois prudent. J'appelle la police.

NOIR

ACTE 3

Scène 1

On retrouve Alexandra, Jean, Brigitte sur le divan et Mme Martinez assise dans le fauteuil de la psycho (même décor)

ALEXANDRA : Excusez-moi Mme Martinez, enfin je veux dire commissaire, mais je n'arrive toujours pas à croire que vous êtes vraiment de la police.

MARTINEZ : Comme quoi il faut toujours croire ce que vous racontent vos patients.

ALEXANDRA : C'est qu'avec vous... le choix était difficile étant donné la diversité de vos identités.

MARTINEZ : Mais chacune d'entre elles est un peu moi ! Qu'est-ce que vous croyez, que c'est drôle de travailler dans la police ? On ne rigole pas tous les jours vous savez : toujours au contact de la bassesse, de la violence, de la mort. J'ai bien le droit de m'évader un peu, non ? Nos séances, c'est une véritable thérapie pour moi. Je vous assure. Vous êtes psychologue, vous devriez le comprendre non ?

ALEXANDRA : Sans doute, mais ça ne fait pas partie de nos process thérapeutiques : en général un bon livre ou un bon film suffit.

MARTINEZ : Nous ne sommes pas là pour parler de moi, Alexandra. Vous permettez que je vous appelle Alexandra n'est-ce pas ? C'est plus agréable que Madame RATON.

ALEXANDRA : Si vous voulez Dolores.

MARTINEZ : Non, moi ce sera Commissaire, merci. Si je résume la situation, Mme Lamorte (*elle rit*) (nom prédestiné de toute façon un jour ou l'autre) était le 2^o patient que vous avez vu ce jour à 14h30, exact ?

ALEXANDRA : Exactement oui.

MARTINEZ : En quittant votre cabinet elle vous a demandé d'aller aux cabinets (*elle se mare*) pour se refaire une beauté parce qu'elle avait pleuré. C'est bien ça ?

ALEXANDRA : Oui, elle venait de me parler d'un évènement très grave, survenu dans sa jeunesse et elle avait l'air très déprimée.

MARTINEZ : Ce qui ne vous a pas empêché de la laisser partir. Vous êtes sûre que vous êtes psychologue ? Vous auriez pu sentir qu'elle redoutait quelque chose, je ne sais pas moi, avoir un pressentiment ? Au moins une intuition ?

ALEXANDRA : Je suis psychologue, pas devin.

MARTINEZ : Admettons. Vous avez reçu 4 patients en tout. Puis c'est Monsieur qui a pris le relai : vous avez vu également 2 patients et c'est madame qui, à l'issue de l'entretien a découvert le cadavre en se rendant aux toilettes.

BRIGITTE : Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Une horreur ! Tout ce sang...

JEAN : Je me suis précipité pour constater le décès pendant que ma femme vous appelait.

MARTINEZ : C'est ce que nous verrons, oui. En attendant, je vous ai demandé de me rappeler tous vos patients venus ce jour. Je veux les voir un par un, dans l'ordre des entretiens. Allez me les chercher, Alexandra, vous me servirez d'assistante et vous, attendez que j'aie fini dans la salle d'attente.

JEAN : C'est que je n'ai pas que cela à faire. Et puis j'ai eu une journée tuante moi.

MARTINEZ : C'est le mot. Vous préférez attendre en cellule, au poste ?

Jean et Brigitte sortent avec Alexandra qui revient avec TUCOT

Scène 2

TUCOT : C'est pas l'heure. C'est plus l'heure.

MARTINEZ : Asseyez-vous, Madame TUCOT, c'est ça ?

TUCOT : Oui c'est moi. C'est pas l'heure.

MARTINEZ : Ecoutez moi attentivement Madame : Avez-vous croisé la victime en sortant de votre consultation ?

TUCOT : Oui, c'est là que je l'ai vue dans la salle d'attente et que ça m'a énervé. Ah ! ça oui ! Mais je ne l'ai pas tuée, sûr ! J'ai failli c'est tout.

MARTINEZ : Comment ça failli ?

TUCOT : Vous comprenez elle a déplacé une chaise dans la salle d'attente et moi ça, je ne supporte pas. On n'a pas le droit de bouger les chaises. Vous comprenez : le désordre ça attire le mauvais œil, d'accord ? Mais, mais je ne l'ai pas tuée. Non, j'ai failli c'est tout !

MARTINEZ : Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Vous lui avez dit ou fait quelque chose ?

TUCOT : Oui ! Je l'ai juste éjectée de sa chaise pour la remettre à sa place. Elle n'a pas mouffé, heureusement, sinon là, je dis pas, je l'aurais peut-être tuée. Oui.

ALEXANDRA : Madame souffre de T.O.C. (troubles obsessionnels compulsifs) : elle ne supporte pas les changements dans son environnement.

MARTINEZ : Vous voulez dire qu'elle est toquée, j'ai vu oui. Au point de se désigner toute seule comme premier suspect.

TUCOT : C'est ma maladie, c'est plus fort que moi. C'est pas l'heure.

MARTINEZ : J'ai bien compris oui. C'est vos toc-toc.

TUCOT : Mes TOC, il faut dire TOC pas Toctoc, compris ?

MARTINEZ : Bon, bon.

TUCOT : Il ne faut pas dire bon bon. Bon, c'est tout, ça suffit !

MARTINEZ : Ok O.. Euh d'accord. Alors, vous disiez j'ai failli...

TUCOT : Ah ça oui ! J'en ai eu envie oui. Ecraser son petit cou oui... ça m'aurait fait du bien. Je dis pas. Elle avait qu'à pas, aussi... Je crois qu'elle a eu peur. Mais bon je ne l'ai pas tuée, j'ai failli c'est tout. C'est pas l'heure. Vous avez compris ?

MARTINEZ : D'accord, d'ac... Je vous reverrai plus tard, Madame. Vous restez à coté hein !

TUCOT : (*en sortant*) Je ne l'ai pas tuée, j'ai failli c'est tout. C'est pas l'heure ?

MARTINEZ : (*tout bas à Alexandra*). Vous pensez qu'elle peut être dangereuse ?

ALEXANDRA : Absolument pas. Bien sûr, ses angoisses l'amènent à être assez agitée mais elle ne passera jamais à l'acte, ça la tétanise au contraire.

MARTINEZ : J'espère que vous avez raison. Mais bouh ! Elle fait bien peur quand même. Envoyez-moi le patient suivant.

(Alexandra sort. Martinez consulte un grand agenda où sont notés les rendez-vous)

Scène 3

Alexandra revient avec DEGRIS

MARTINEZ : Bonjour Monsieur. Vous êtes ?

DEGRIS (*confus*) : Monsieur LAMORTE, je suis le mari de la défunte.

ALEXANDRA : (*défaillante*) Quoi ? Mon dieu !

MARTINEZ : Comment cela ? Sur votre cahier de rendez-vous : après Madame LAMORTE j'ai Monsieur DEGRIS. Où est-il passé alors celui-là ?

L'auteure Chantal Obis est passionnée de théâtre : tant comme spectatrice que comme comédienne amatrice. Elle a participé à plusieurs cours et troupes d'amateurs notamment à Marseille, Carcassonne et maintenant dans l'Aveyron.

Il s'agit d'une première comédie s'adressant également à des troupes d'amateurs. La pièce est déposée au d.e.p.o. (dépôt et protection d'œuvre) elle n'est pas encore déclarée à la SACD, mais soumise à autorisation de l'auteure.

*Afin de limiter les risques d'utilisation pirate, l'auteure se voit contrainte de ne plus fournir, en téléchargement direct, la totalité de ce texte. Pour en obtenir gratuitement la version intégrale, demandez-la-lui à cette adresse : chantao.obis@orange.fr
Précisez : - Si vous êtes une troupe, vos nom et lieu de résidence, ainsi que l'adresse internet de votre site ou blog si vous en possédez un... Et également le nom et les coordonnées du responsable. - Si vous êtes un particulier, vos nom et adresse courriel. Cordialement...*